

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE

Naturaliste Canadien

Vol. II.

Québec, SEPTEMBRE, 1870.

No. 10.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

(Continué de la page 257).

3 Gen. HYLATOME. *Hylatomus*, Baird.

Bec un peu plus long que la tête, considérablement déprimé ou plus large que haut à la base, sans barbes à la base de la mandibule inférieure; doigt postérieur intérieur très court; queue longue, les plumes les plus longues recourbées à l'extrémité. Tête munie d'une huppe.

Ce genre, qui de même que le précédent a été détaché par Baird du genre *Picus*, ne renferme que l'espèce suivante.

L'Hylatome poilu. *Hylatomus pileatus*, Baird. *Picus pileatus*, Linn.—Vulg. *Grand Pic noir à huppe écarlate*; Angl. *The Pileated Woodpecker*; *Log Cock*.—Longueur 15 pouces; ailes 9½. Bec bleu-noir; couleur générale noir-verdâtre foncé; une étroite bande blanche au dessus de l'œil jusqu'à l'occiput, une plus large naissant des poils des narines au dessous de l'œil et s'étendant aux côtés de la tête et du cou; côtés de la poitrine avec le menton et le derrière de la tête jaune soufre; dessus de la tête depuis la base du bec jusqu'à l'extrémité de la huppe, entièrement rouge, de même que les moustaches; quelques taches blanches en croissant se montrent aussi sur les côtés du corps et de l'abdomen.

La femelle est privée des moustaches rouges et la partie rouge du devant de la tête est remplacée par du noir; la poitrine et les parties postérieures sont aussi chez elle d'un noir grisâtre.

Séd. et R. Pond six œufs d'une éclatante blancheur, dans les troncs d'arbres

4 Gen, PICOÏDE. *Picoïdes*, Lacépède.

Bec très déprimé à la base, avec les côtes latérales très près de la commissure; trois doigts seulement aux pieds; ailes très longues, les 4e et 5e rémiges les plus longues; couleur noire avec une grande tache jaune sur la couronne.

Ce genre qui se reconnaît à première inspection par ses trois doigts aux pieds, ne renferme que les 2 espèces suivantes.

1 Le Picoïde artic. *Picoïdes articus*, Gray. *Apternus articus*, Sw. *Picus tridactylus*, Bonap.—Angl. *The Black-backed, Three-toed Woodpecker*.—Longueur 9½ pouces; ailes 5; queue 3. Bec noir-bleuâtre; mandibule inférieure bleu-grisâtre; iris bleu-noirâtre. Parties supérieures d'un noir bleuâtre uniforme avec une tache carrée, jaune-safran, au milieu de la couronne et quelques autres sur les bords des primaires et secondaires; dessous blanc avec bandes noires sur les côtés de la poitrine, du ventre et les cuisses; une ligne étroite blanche, en partie cachée à quelque distance en arrière de l'œil, et une autre au dessous de l'œil se rencontrant au front; barbes de la base du bec brunes; partie exposée des 2 pennes caudales extérieures blanche.

La femelle est dépourvue de jaune sur la tête.

H. et R. Pond 3 œufs d'un blanc pur.

2 Le Picoïde velu. *Picoïdes hirsutus*, Gray. *Picus hirsutus*, Vieillot.—Angl. *The Banded Three-toed Woodpecker*.—Longueur 9 pouces; ailes 4½; queue 3½. Bec noir bleuâtre, iris brun-foncé. Parties supérieures noires; une bande transversale blanche sur le croupion; une ligne de même couleur en arrière des yeux s'élargissant vers la nuque, et une autre plus large au dessous des yeux; rémiges avec taches blanches sur les 2 bords; parties inférieures blanches, les côtés avec bandes noires transversales; sommet de la tête blanc avec une tache jaune chez le mâle.

H. et R. R. Ce Pic qui appartient aux régions boréales, ne se montre ici que dans les hivers les plus rigoureux.

5 Gen. MÉLANERPE. *Melanerpes*, Swainson.

Bec déprimé à la base, mais s'arrondissant ensuite pour se courber à l'extrémité et portant des arêtes sur les côtés. Narines ovales, découvertes, non cachées par les barbes; doigts extérieurs égaux; ailes larges, les 3e et 4e rémiges les plus longues.

Un seul genre dans notre faune.

Le Mélanerpe tête rouge. *Melanerpes erythrocephalus*, Swainson. *Picus erythrocephalus*, Linn.—Angl. *The Red-headed Woodpecker*.—Longueur $9\frac{3}{4}$ pouces ; ailes $5\frac{1}{2}$. Bec et pieds noir-bleuâtre. Toute la tête et le cou d'un rouge cramoisi bordé par un étroit croissant de noir à la partie supérieure de la poitrine ; dos, primaires et queue noir-bleuâtre ; dessous du cou, une large bande vers le milieu de l'aile et le croupion blancs ; iris couleur de feu.

E. et A C. Ce Pic se nourrit de larves mais il est aussi assez friand des fruits ; le maïs surtout semble lui convenir particulièrement. Il nous laisse d'ordinaire en Octobre pour revenir en Mai. Sa nidification est du même genre que celle des précédents.

6 Gen. Colapte. *Colaptes*, Swainson.

Bec déprimé à la base, à sommet courbé et non tronqué à l'extrémité, sans côtes saillantes sur les côtés. Narines à la base du bec, moyennes, ovales et exposées ; doigt antérieur extérieur considérablement plus long que le postérieur ; queue longue, à plumes soudainement acuminées, portant de longues pointes.

Ce genre se borne à l'espèce suivante :

Le Colapte Doré. *Colaptes auratus*, Swain. *Picus auratus*, Linn.—Vul. *Pivart* ; Angl. *Golden-winged Woodpecker* ; *Flicker* ; *Pigeon Woodpecker*.—Longueur $12\frac{1}{2}$ pouces ; ailes 6 ; queue $4\frac{1}{3}$. Dessous des ailes et de la queue d'un jaune foncé ; une tache noire de chaque côté des joues ; un croissant rouge sur la nuque ; gorge avec une large bande embrassant l'œil, jusqu'à l'origine du bec, d'un brun lilacé ; dos d'un vert olivâtre marqué de même que les ailes, de bandes transversales noires interrompues ; une large bande noire en croissant sur la poitrine, et tout le ventre parsemé de taches noires, arrondies ; dessus et côtés de la tête cendrés.

La bande noire de la poitrine manque à la femelle.

E. et C C. Le Pivart est le plus commun de tous nos Pics. Il se creuse un nid, comme tous ceux de sa famille, dans un tronc d'arbre desséché ; pond 6 œufs d'un blanc brillant et se nourrit de larves, d'insectes et de fruits. C'est lui que représente notre planche II.

(A continuer).

LE LYNX DU CANADA OU LOUP CERVIER

ET LE

LYNX BAI OU CHAT SAUVAGE DES ETATS-UNIS.

Par Mr. D. N. ST. CYR, de Ste. Anne de la Pérade.

*Lu devant la Société d'Histoire Naturelle de Québec, le 1er Aout 1870.**(Continué de la page 265).*

Dans le cours du mois de Juillet 1869, je retournais sur les dix heures du soir, à ma demeure. Deux gros chiens de Terre-Neuve, *Captain* et *Sailor*, me suivaient, comme ils avaient l'habitude de le faire tous les soirs, à mon grand contentement. La présence de ces deux fidèles amis de l'homme avait pour effet de faire taire bon nombre de barbets, caniches, etc., dont les aboiements criards et saccadés, et les crocs aigus n'avaient rien de bien rassurant pour les mollets. Avec *Captain* et *Sailor*, le silence régnait à cent mètres à la ronde, et plus d'un chat grimpaient lestement sur le faite de la maison pour éviter les caresses par trop familières de mes deux gardes fidèles, qui n'épargnaient pas plus les chats que les individus revêches et criards de la gent canine. Mais il y a chats et chats. Donc, pour revenir à mon histoire, je me dirigeais vers ma demeure,

Nescio quid meditans nugarum ; totus in illis,

comme dit Horace.

Arrivé à quatre ou cinq pas de ma porte, une apparition inattendue me tire subitement du pays des rêves. Un objet tangible me cloue à la place où je me trouvais. J'étais en face d'un Loup-Cervier. Il faisait clair de lune. Il était là assis, à la façon d'un chat, les yeux fixés sur moi. Mon arrivée subite ne le fit pas bouger.

Je n'avais à la main qu'une pipe de plâtre, arme bien fragile contre un pareil adversaire, dont j'avais lu et entendu bien souvent raconter les prouesses plus ou moins sanguinaires. Avancer eût été folie, fuir n'aurait guère été faisable ; la position était passablement critique. Je regarde autour de moi, pas un bâton, pas un éclat de bois. Voilà ce que c'est que d'être trop rangé ! Et vos deux chiens me direz-vous ? Eh bien ! oui. Mes deux Terre-Neuves que j'avais d'ordinaire sur les talons ou gambadant autour de moi, étaient occupés ce soir-là à réduire au silence trois ou quatre caniches du voisinage, qui faisaient un tapage d'enfer au moment où j'étais arrivé ; ces derniers avaient sans doute flairé l'intrus. J'appelle les chiens, Captain arrive sautant, gambadant comme de coutume, me saisissant par mon habit comme pour me dire : me voilà. Captain ! je lui criai, en lui montrant la bête de proie. Le chien s'élançe, mais il recule aussitôt. Le Loup-Cervier s'est tourné de son côté. Il fait claquer ses dents avec rage, il souffle, il crache ! Ses yeux étincellent, son attitude est vraiment formidable ! Captain jappe, Sailor l'attend et arrive comme la tempête. Tous deux se précipitent sur le Lynx. Ce dernier roule sous l'impétuosité du choc. Il est terrassé ? Oui, mais non pas vaincu. Il se relève, et joue si bien des griffes et des dents qu'il force les deux assaillants à reculer. Les deux chiens frémissant de rage, poussent des cris de douleur et se frottent le museau sur les pieds de devant. J'excite les chiens à renouveler l'attaque, ils s'élançant de nouveau, mais le Lynx continue à les tenir en échec. Chaque fois que les chiens s'élançant sur lui, le Lynx les repousse. Il y avait une bonne demi-heure que ce jeu durait, et j'aurais certainement pu, dans l'intervalle, trouver une arme quelconque et assomer la bête de proie ; mais je voulais m'assurer si vraiment mes deux gros chiens pourraient la dompter. Enfin le Lynx, profitant d'un moment favorable, élude la vigilance de ses adversaires et s'élançe dans une prairie avoisinant ma maison. Les chiens le poursuivent, mais en vain. Chaque fois que le Lynx se trouve pressé trop vivement, il se retourne vers les

chiens et se défend avec tant de vigueur et d'acharnement qu'il finit par leur échapper tout à fait. L'un des deux chiens n'avait qu'un peu plus d'un an, mais l'autre était dans toute sa force.

Le Lynx aime la propreté ; il file comme un chat et se fait un lit de feuilles mortes et de mousse dans le creux des arbres. Il fait deux petits une fois par an, au printemps. On le prend facilement au piège ordinaire, mais le plus souvent on lui tend des trappes semblables à celles qu'on tend aux lièvres. D'aucuns prétendent que sa chair a la saveur de celle de l'agneau, ce que j'ai peine à croire, à cause du genre si différent de nourriture de ces deux espèces d'animaux.

Dimensions d'un individu tué le 12 Juillet 1869, près de l'embouchure de la Rivière Ste. Anne :

	pds.	pcs.	ligs.
Du bout du nez à l'origine de la queue.....	3	1	3
Longueur de la queue, (des vertèbres).....	0	5	0
Longueur des oreilles, prise extérieurement....	0	2	0
Longueur de l'ongle du doigt majeur.....	0	1	11½
Distance prise de la base de l'ongle du pouce à la base de l'ongle du doigt majeur.....	0	4	10
Longueur de la main.....	0	4	0
Longueur du bras, prise en dedans.....	0	9	6
Longueur de la jambe, prise aussi en dedans...	1	0	0
Circonférence du corps, près des bras.....	1	6	0
Circonférence du corps, près des jambes.....	2	1	6
Longueur totale d'une canine.....	0	1	6
Longueur de la même canine, à partir de la mâchoire	0	0	10
Diamètre de la même canine, à la mâchoire.....	0	0	2

Le Lynx, contrairement aux chats, n'a pas horreur de l'eau. Il ne craint pas de traverser les rivières à la nage.

L'année dernière, 1869, Mr. D., navigateur de Ste. Anne de la Pérade, étant remonté de Québec avec sa berge parvint vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Ste. Anne, à la nuit tombante ; et comme le vent n'était pas favorable pour remonter cette rivière, d'un accès difficile en été, lors-

que les eaux sont basses, il avait jeté l'ancre. Tout le monde à bord avait fait un long somme, lorsque Mr. D., qui avait à cœur de remonter la rivière Ste. Anne le lendemain de bonne heure, se lève pour observer de quel côté vient le vent. La nuit était passablement noire. Jetant par hasard les yeux sur la chaloupe de son bâtiment, Mr. D. aperçoit comme un paquet de linge au fond de l'embarcation. Qu'est-ce ? le garçon aurait-il oublié ces effets (en effet le garçon était débarqué le soir précédent). Le gauche ! ça ne pense à rien. Puis il continue d'observer le temps qui devient de plus en plus clair, car le jour approche. Après s'être assuré que le vent est favorable, il jette de nouveau les yeux dans la chaloupe. Il distingue un peu mieux. L'objet bien que confus encore lui semble remuer. Cela l'étonne. Il se penche en avant sur le bord du bateau afin de mieux voir. Il n'y a plus à s'y tromper, pour sûr c'est un animal ! Il se relève vite et court appeler son autre homme. "Vite, vite, debout ! Il y a quelque chose qui va mal à bord. Le diable est dans la chaloupe." L'homme se lève promptement, passe ses habits à la hâte, et tous deux se rendent vers le diable en question. Il faisait grand jour. Ils voient un beau Loup-Cervier, qui, lui aussi, s'était éveillé et se tenait assis au fond de la chaloupe. Prendre une perche, la brandir audessus de la tête de l'animal, fut fait en moins de temps que je puis le raconter. Mais le Lynx a compris le danger qui le menace. Il se jette à la nage. La distance pour gagner le rivage était d'au moins un mille. Quand Mr. D. voit cela, il prend une hache et saute avec son homme dans la chaloupe, et tous deux font force de rame pour rejoindre le fuyard. Ils l'eurent bientôt atteint, car ils voulaient s'en emparer à tout prix. Mais quand le Lynx voit que l'embarcation est déjà près de lui, il vire de bord, nage droit à ses persécuteurs et vient poser un de ses pieds de devant sur le bord de la chaloupe, avec l'intention évidente d'y monter. Mais Mr. D. a remarqué la manœuvre du carnivore. Il dépose sa rame, prend sa hache, et un coup bien appliqué sur le crâne du Lynx met fin à sa carrière aventureuse.

Terminons cette esquisse en ajoutant quelques mots sur le parcours géographique de cette espèce dans le Nouveau Continent. Le Lynx du Canada se rencontre en nombre plus ou moins grand dans toutes les provinces anglaises de l'Amérique du Nord. Cette espèce est restreinte aux zones tempérée et glaciale. Elle ne se rencontre point dans les Etats-Unis du Sud, et elle est beaucoup plus rare dans les Etats-Unis du Nord qu'en Canada et au Nouveau-Brunswick, et beaucoup plus commune au Nord du fleuve St. Laurent qu'au Sud.

LE LYNX BAI OU CHAT SAUVAGE DES ETATS-UNIS.

Le Lynx bai, qu'il ne faut pas confondre avec l'animal connu vulgairement, dans la province de Québec, sous le nom de Chat-Sauvage, lequel n'est autre que le Raton lauteur, (voir le *Naturaliste Canadien*, page 174, Vol. I), diffère principalement du Lynx du Canada en ce qu'il est de plus petite taille que ce dernier, et que le brun jaunâtre ou rougeâtre est sa couleur dominante, tandis que le gris cendré caractérise le Lynx du Canada. Voici quels en sont les caractères spécifiques.

Le Lynx bai a la queue presque aussi longue que la tête et noire à l'extrémité supérieure, terminée par plus ou moins de blanc. Sur la partie postérieure de l'oreille il a une tâche blanchâtre, bordée de noire; sa couleur dominante est le rougeâtre, brune en automne et d'un brun cendré en hiver; durant le printemps et en été ce Lynx a la plante des pieds nue.

Quoique d'une apparence assez farouche, ce Lynx est un animal poltron. Il n'attaque que des animaux qui lui sont inférieurs en taille et en force, ce qui n'empêche pas cependant que dans les endroits où il n'est pas bien connu, il existe plus d'une légende lui attribuant la réputation d'animal féroce et dangereux. L'enfant d'école qu'on n'accusera certes pas de traiter avec trop de douceur les chats étrangers, même ceux de l'espèce domestique, regarde toujours d'un œil inquiet cette partie du chemin qu'il doit parcourir pour se rendre à l'école, s'il lui faut par hasard



Le Colapte doré. *Colaptes auratus*, Swainson.

traverser un bois ou'une savane solitaire, regardée à tort ou à raison comme un des repaires du Chat-Sauvage. A mesure qu'il approche de cet endroit, il amortit autant que possible le bruit de ses pas, il retient sa respiration, il promène ses regards soucieux autour de lui tout en accélérant sa marche. Le moindre bruit le fait tressaillir. Il craint à tout moment de voir la bête sauvage s'élançer sur lui, grinçant des dents et montrant des griffes que son imagination lui représente d'une longueur démesurée. Mais à mesure qu'il approche de la clairière ou mène la route qu'il suit, ses pieds deviennent plus légers, il respire plus librement, et presque toujours le passage tant redouté s'achève par une course légère jusqu'à ce que l'enfant se croie dans un endroit parfaitement sûr. Plus tard, peut-être rira-t-il lui-même de ses vaines frayeurs en reconnaissant qu'elles étaient, comme beaucoup d'autres illusions de l'enfance, dénuées de tout fondement.

Le Lynx bai recherche surtout la solitude des savanes des contrées méridionales; mais il fréquente aussi les penchants boisés des collines. On le rencontre encore aujourd'hui dans cette partie des Alléganies traversant les États de New-York et de Pensylvanie. Mais c'est surtout dans les champs de cannes-à-sucre, voisins des lacs et des rivières, dans les lagunes des Carolines, de la Louisiane et autres États du Sud et du Sud-Ouest, qu'il est abondant. Il préfère les lieux couverts de broussailles où il a plus de chance de rencontrer les lièvres, les lapins et les perdrix, dont il aime beaucoup à se régaler. Il attaque aussi les agneaux et les jeunes pourceaux qu'il lui arrive de surprendre errant sur les plantations. Il est sédentaire, ne quittant ses parages favoris que pour aller faire ses petits. En tout autre temps, ce Lynx se tient de préférence auprès des petits ruisseaux ou des étangs que la sécheresse prolongée de ces climats brûlants a presque taris, et se repaît des poissons, des écrevisses, des grenouilles qui se sont réfugiés dans les cavités, d'où l'eau n'est pas entièrement disparue. Il ne se gêne pas non plus de pénétrer dans les basses-cours des plantations où il commet quelques fois de grands dégâts.

Oies, dindons, canards, poules, tombent indistinctement sous ses griffes. Surpris au milieu de son sanglant festin, il s'est vu bien des fois poursuivi par toute une meute de lévriers que les planteurs, aux dépens desquels il s'était régalé, lançaient contre lui. C'est alors qu'il faut voir ce Chat-Sauvage pour se faire une idée de son instinct merveilleux. Quelquefois, mais rarement, s'il se sent pressé de trop près, il grimpe au sommet du premier arbre qu'il rencontre. La lutte alors ne dure pas longtemps. La carabine meurtrière et sûre du planteur l'a bientôt abattu insensible. Mais si la blessure n'est pas mortelle, il n'essaye pas de fuir, il combat avec fureur contre toute la meute, infligeant avant de mourir de graves blessures ; et tel chien qui a commencé la lutte avec ses deux yeux intacts s'en retire piteusement borgne, si non tout à fait aveugle. Mais le plus souvent il trouve moyen de dépister les chiens avec un art tellement calculé qu'on serait presque tenté de le croire doué de raison. A peine a-t-il reconnu que les chiens sont sur sa trace, au lieu de s'enfuir directement dans la forêt, quelque voisine qu'elle soit, il s'efforce de gagner quelque champ abandonné et tout couvert de broussailles ou de buissons épineux, s'il y en a dans le voisinage. Il s'enfonce dans les fourrés les plus épais ; puis il décrit une infinité de cercles et de chemins en tous sens, passant et repassant bien des fois par les sentiers qu'il a déjà parcourus. Lorsqu'il croit avoir suffisamment mêlé ses traces pour dérouter les chiens et les chasseurs, il rampe aussi secrètement possible hors des sentiers battus, et s'élance comme un trait vers la forêt ou la savane solitaire dont il connaît toutes les retraites. Un heureux hasard lui fait-il trouver un étang nouvellement tari, ou un terrain argileux dont la surface est humide et collante, il semble comprendre que la boue en lui couvrant les pieds et les jambes, empêchera les chiens de flairer ses pistes, et que ces endroits une fois franchis, il échappera enfin à ses persécuteurs. Car ses traces une fois perdues, les chiens ne le trouveront qu'avec beaucoup de difficulté et non sans perdre un temps qu'il saura bien mettre à profit. D'autres fois ce sera vers une forêt dévastée par un de ces

incendies qui ne sont que trop fréquents dans les belles régions des Carolines, où pas un arbre n'échappe à l'élément destructeur, comme le témoignent assez leurs troncs noircis et dépouillés de feuillage, lesquels couvrent d'immenses étendues de forêts, et où pas un arbuste, pas une herbe n'est restée. Le Lynx a compris que le charbon et la cendre qui couvrent le sol, auront bientôt mis en défaut la sagacité des chiens, s'il peut réussir à traverser une partie de la région incendiée. Afin de mieux les tromper, il fera des sauts prodigieux d'un tronc d'arbre à un autre. S'il ne découvre aucun lieu qui lui paraisse assez sûr dans le sentier qu'il parcourt, il ne se décourage pas, mais il fait le meilleur usage possible de ses jambes, et s'efforce d'augmenter la distance qui le sépare des lévriers qui sont à sa poursuite et dont il entend les aboiements au loin derrière lui. Il suit les sentiers les plus embarrassés et franchit souvent ainsi plusieurs milles avant de retrouver le tronc calciné d'un arbre où peut-être il a déjà déjoué la ruse des chasseurs, comme il va le faire encore. Il s'élançe sur ce tronc noirci, le parcourt plusieurs fois d'une extrémité à l'autre et d'un bond prodigieux, s'élançe à la plus grande hauteur possible dans un arbre qui s'élève à quelques pieds de distance du théâtre de ses ruses. Il y grimpe lestement, s'accroupit dans l'angle formé par deux grosses branches, ramasse son corps en un aussi petit volume que possible et attend les ennemis. Il a calculé juste. Les chiens ont perdu ses traces. Les chasseurs, harrassés de fatigue, sont découragés et soucieux. La densité des sombres forêts du sud et l'approche de la nuit les effrayent. Les chasseurs rappellent leurs chiens, ils abandonnent la poursuite. Chiens et chasseurs s'en retournent *ahuris*; le silence se fait dans la forêt, le danger est passé. Bientôt le maraudeur quitte nonchalamment son poste. La course prolongée qu'il a faite a aiguisé son appetit. Il se met à la recherche d'une nouvelle proie. Il est prêt à recommencer ses expéditions aventureuses.

Le Lynx bai a un goût très prononcé pour les œufs. Aussi ne quitte-t-il jamais les nids de dindon sauvage, de coq-

de-bruyère, de perdrix, &c. qu'il a eu la bonne fortune de trouver, sans absorber auparavant le contenu de tous les œufs qui s'y trouvent.

Nous avons parlé de la manière vraiment étonnante dont ce carnivore élude la poursuite des chiens. Disons maintenant un mot du mode dont les trappeurs du Sud se servent pour capturer cet animal. La trappe dont ils font usage consiste en une grande et solide boîte de bois, divisée en deux compartiments par une forte cloison de fil de fer. Dans le compartiment du fond on attache un coq par le pied afin de le tenir en place. L'autre compartiment où se trouve la porte d'entrée reste ouvert. Cette porte est construite de manière que l'animal entrant dans la boîte, celle-ci se referme solidement au moyen d'un ressort, que le moindre choc fait partir. En sorte que le Lynx une fois entré, n'en peut plus sortir, tandis que la cloison de fil de fer l'empêche de satisfaire sa glotonnerie. On tend ces trappes dans les endroits des plantations que fréquente habituellement cette bête de proie, au bord des ruisseaux, dans les fourrés, &c. Le Lynx y est ordinairement attiré par le chant du coq, au point du jour. Ce moyen réussit très souvent. Ces Lynx n'ont pas, par conséquent la finesse des renards qui savent très-bien éviter les trappes tendues pour prendre les Rats ou Chats Sauvages du Canada. Ils se font aussi prendre dans les pièges tendus pour les loutres.

Le Lynx bai découvre-t-il une troupe de dindons, il la suit pendant quelque temps, à une petite distance, comme pour reconnaître la direction dans laquelle vont ces gallinacées. Puis il fait un assez long détour et va se blottir en avant de la bande qui s'avance dans une sécurité parfaite. Quand il voit les dindons arrivés à la portée de ses griffes, il bondit en avant et manque rarement de s'emparer de l'un d'eux. En esclavage il se comporte à peu près comme le chat domestique. Il fait sa toilette, file et miaule assez haut pour se faire entendre à une certaine distance. Il chasse aussi bien le jour que la nuit. La femelle se construit un nid mollet de feuilles sèches et de mousse dans le creux

d'un arbre où elle fait ses petits au nombre de deux à quatre chaque fois.

Suivant Audubon, le parcours géographique de cette espèce de Lynx est très étendu. On la rencontre dans l'Amérique du Nord, depuis les Tropiques jusqu'au 60e parallèle. Ce Lynx abonde au Texas, à la Louisiane, dans la Floride, la Géorgie, dans les deux Carolines et dans tous les Etats de l'Est, de même qu'au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse. Il en a été tué sur le Haut Missouri à plus de 1,000 milles de St. Louis. On en a pris dans le comté d'Erié, Etat de New York. On en trouve aussi dans la province d'Ontario et plus rarement dans la partie sud des cantons de l'Est, dans la province de Québec. Je ne sache pas qu'on l'ait jamais rencontré sur la rive Nord du fleuve St. Laurent, en aval de la rivière Ottawa.

ENTOMOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

EN RAPPORT AVEC LA FAUNE DU CANADA.

(Continué de la page 268).

L'écusson, fig. 26. o, est cette pièce, ordinairement triangulaire, qui s'avance entre les élytres, à leur base, et qui paraît être une continuation du scutum qui la précède; quelquefois cependant elle est distinguée de celui-ci par une suture bien marquée. Quoique le plus souvent triangulaire, il est aussi parfois carré, ovale, cordiforme, acuminé, bifide, etc.; il porte aussi quelquefois des épines ou cornicules. Dans les Hémiptères hétéroptères, l'écusson est souvent tellement développé qu'il couvre entièrement l'abdomen avec les ailes. Chez les Cigales, il se présente sous la forme d'une petite élévation sillonnée d'une croix de St. André et se terminant postérieurement par une espèce de fourche. Dans la plupart des Hyménoptères, l'écusson prend la forme d'un croissant. C'est sur la dernière pièce du dos du mésothorax, le post-scutellenu, que s'ar-

tiucle la première paire d'ailes ou élytres dans les Coléoptères et les Hémiptères.

La poitrine du mésothorax présente les mêmes pièces que celle du prothorax. Le mésosternum, comme nous l'avons dit, est tantôt échancré antérieurement pour recevoir le prosternum, comme chez les Elatérides, et tantôt allongé en pointe reçue par le premier. Les épisternums et les épimères s'unissent sur ses côtés, souvent sans aucune trace de suture. Les épisternums occupent comme dans le prothorax la partie antéro-inférieure du mésothorax, et forment la majeure partie de cet étranglement ou pédoncule que reçoit le prothorax. Les épimères qui viennent à la suite se dirigent, dans les Coléoptères, en dehors, à leur partie postérieure, de sorte que l'orifice postérieur du mésosternum se trouve bien plus grand que l'antérieur.

Le mésothorax présente encore, dans certains ordres, deux autres pièces qui ne se trouvent point dans le prothorax ; ce sont les *paraptères*. Les paraptères sont deux petites pièces linéaires qui s'appuient à leur base sur l'épisternum et vont se joindre à la base de l'aile, le long de laquelle elles se prolongent un peu. Chez les Hyménoptères et les Lépidoptères, les paraptères devenant libres, viennent se placer au-dessus de l'aile, et forment dans ces derniers, où ils sont ordinairement très-velus et mobiles, ces appendices auxquels on a donné les noms d'*écailles*, *épaulettes*, *squamules*, *ptérigodes*.

3° DU MÉTATHORAX.

Le Métathorax est le troisième des segments thoraciques ; il s'articule par sa partie antérieure avec le mésothorax et par sa partie postérieure avec le premier segment de l'abdomen. Il porte, comme celui qui le précède, une paire d'ailes et une paire de pattes. Les pièces qui le composent sont en même nombre que celles du mésothorax, et dans les mêmes positions relatives, à l'exception toutefois des paraptères dont il est dépourvu.

Dans les Hyménoptères et les Diptères le dos du métathorax offre une conformation assez singulière. C'est qu'alors le scutellum et le post-scutellum de ce segment sont recouverts par une pièce demi-circulaire qui n'est rien autre chose qu'une section du premier anneau de l'abdomen. La poitrine du métathorax dans ces ordres, comme la chose se voit aussi fréquemment dans les Coléoptères, ayant une tendance à se porter en arrière, en refoulant les premiers anneaux de l'abdomen, force ceux-ci à se porter en avant dans leur partie supérieure, de sorte que le

premier et souvent aussi le deuxième n'offrent alors que des portions de segments, qui se soudent le plus souvent avec le thorax.

Ayant décrit les pièces qui forment les différentes parties du thorax, nous allons maintenant passer à l'examen des organes de la locomotion qu'il porte. Ces organes sont les ailes pour la locomotion aérienne et les pattes pour la locomotion terrestre.

(*A continuer*).

L'HISTOIRE NATURELLE EN VOYAGE.

(*Continué de la page 279*).

C'est le mardi, 24 Mai, que nous prîmes les chars de l'Illinois-Central pour nous rendre dans le petit Canada Illinoisien qui s'étend dans les comtés d'Iroquois et de Kankakee. Jusqu'à Calumet, nous suivons la même route qui nous avait amené à Chicago, mais de Calumet la route laisse la rive du lac pour s'enfoncer en pleine prairie, dans une direction Sud-Ouest, se dirigeant directement sur Cairo, au confluent de l'Ohio et du Mississipi. Nous passons successivement les stations de Thornton, Matteson, Richton, Monee, Peoton et Manteno où nous mettons pied à terre, à 47 milles de Chicago. Sans avoir pu le remarquer, nous avons fait la route avec le curé de Manteno, le Rév. M. Kertson, qui nous offre une hospitalité toute Canadienne ; car M. Kertson, pour porter un nom anglais, n'en est pas moins né à l'Isle d'Orléans et d'une mère Canadienne. Manteno, pour avoir été à moitié détruit par un incendie, l'année dernière, est encore un village de jolie apparence et où se fait un commerce considérable, particulièrement de grains. Nous sommes ici en pleine prairie ; aussi loin que la vue peut s'étendre, nous ne voyons que champs et prairies ; pour de forêts, il n'y en a pas ; nous ne voyons d'arbres que les quelques saules et peupliers qu'on a plantés près des maisons, à part ceux des vergers qui ont partout une magnifique apparence.

Nous avons hâte de faire la connaissance des nombreuses fleurs que nous avons vues dans le trajet émailant la prairie, partout là où elle se montrait à l'état vierge. Comme il y avait un petit marais (slough) dans les champs du voisinage, nous nous y transportâmes dans l'après-midi, dans l'espérance d'y retrouver nos plantes sauvages. Malheureusement les champs se rapprochaient très près de ce marais, et la petite lisière d'herbes qui en formait les bords ne nous offrait pas l'apparence de la riche végétation que nous avions vue ailleurs. Cependant nous pûmes constater que ces immenses tapis roses, que nous avons remarqués dans les chars, étaient dus au *Phlox pilosa* que nous trouvâmes ici en assez grande quantité aussi. L'oxalide violette (*Oxalis violacea* L.) avec ses feuilles glauques et épaisses et sa corolle souvent de plus d'un pouce de largeur, se trouvait partout sous nos pas, non seulement dans la prairie mais encore dans les champs d'avoine et de blé qui l'avoisinaient. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir briller au milieu des herbes une fleur que nous nous étions plu mille fois à faire admirer à nos amis dans notre jardin, c'est la gyroselle (*Dodecatheon meadia*) dans ses deux variétés, blanche et purpurine. De même que le phlox, elle nous parut n'avoir rien acquis par la culture ; nous la trouvâmes ici aussi brillante, aussi vigoureuse que nous l'avions vue dans notre jardin.

Une crainte nous préoccupait en entrant dans la prairie, c'était d'y faire la rencontre de serpents. Bien qu'on nous eût répété de différents côtés qu'on s'occupait fort peu des serpents ici, que lorsqu'on en rencontrait on les écrasait du talon ou bien on les laissait fuir paisiblement, nous aurions voulu fixer les conditions de position pour faire leur connaissance. Mais il en fut tout autrement : nous nous penchions pour cueillir une fleur de gyroselle, lorsqu'à quelques pouces seulement de notre main, nous vîmes glisser une belle tête de serpent. Aussi effrayé de notre présence que nous l'étions de sa rencontre, plus promptement que nous encore, il changea de direction. Il nous eût été facile de le tuer, mais nous n'osâmes l'attaquer, le redoutant dans

sa défense peut-être. Il pouvait mesurer de 4 à 5 pieds de longueur ; c'était, pensons-nous, un individu de l'espèce *Coluber constrictor*, Lin., assez commune ici.

De Manteno à Kankakee la distance n'est que de 9 milles, toujours sur la ligne de l'Illinois-Central. C'est dans l'avant midi du 25 que nous parcourûmes cette distance. Kankakee, chef-lieu du comté de ce nom, est une bien jolie petite ville. Quoique dans sa population mixte les Américains l'emportent sur les autres nationalités, les Canadiens y sont cependant en nombre assez considérable. On voit dans toutes les rues figurer des noms français sur les enseignes ; c'est par exemple : Dion et Desjardins, Gélino, Petit, Dr. Tiffault, etc., etc. La population catholique de cette petite ville se partage en trois langues, savoir : le français pour les Canadiens, l'anglais pour les Américains, et l'allemand pour les enfants de la Germanie. Le Rév. Mr. Marshal qui en est le pasteur, et qui est un enfant de la Lorraine, a l'avantage de posséder ces trois langues.

L'église catholique, d'une apparence extérieure assez modeste, offre un intérieur bien convenable ; elle nous a paru beaucoup trop petite pour la triple congrégation catholique.

Le 26, jour de l'Ascension, était le jour de 1ère communion pour les enfants Allemands. Chaque nationalité tient d'ordinaire fortement à ses us et coutumes, et les enfants de la Germanie se distinguent au 1er rang sous ce rapport. Un Allemand ne se croirait plus catholique, si dans ses pratiques religieuses, il se voyait privé des coutumes du pays. Et nous devons avouer que, quand à la 1ère communion, la solennité dont on l'entoure n'a rien qui ne puisse édifier et qui ne contribue grandement à donner aux enfants une haute idée de l'acte important qu'ils accomplissent alors. C'est d'abord une procession que l'on organise pour se rendre à l'église. Précédés d'une bande de musiciens qui font retentir les airs de joyeuses fanfares, les enfants s'avancent en files, accompagnés de leurs parents, les uns et les autres dans leurs plus beaux habits de fête. Le curé, avec clergé et croix, vient les recevoir et les bénir,

sur le seuil du temple, puis les introduit dans la maison de Dieu, en chantant le *Veni Creator*. Après une messe solennelle avec chant, musique, instructions etc., tous se réunissent à une table commune, que le curé est encore invité à bénir et à présider.

Comme Kankakee est située sur la rivière du même nom, qui n'est elle-même qu'une branche de la rivière des Illinois qui va se jeter dans le Misissipi un peu au dessus de l'embouchure du Missouri, nous nous hâtâmes d'aller faire une excursion dans son voisinage, dans l'espérance d'y faire la connaissance de quelques insectes américains que nous n'avions pu voir encore que dans des collections, ou d'y constater la présence de ceux que nous avons en Canada; et plus d'une rencontre heureuse répondirent à notre attente. Ce furent d'abord, sur la grève, une multitude de Perles, des mêmes espèces que celles qui fréquentent nos rivages : *Perla obnormis*, *immarginata*, *tristis*, *media*, *similis*, etc. Nous primes sous des pierres les *Chlœnius sericeus* et *pensylvanicus*, et sur le sable les *Bimbidium inæquale* et *patruale* et la *Salda littoralis*. Plusieurs Libellulides voltigeaient au dessus de l'eau, et nous saisîmes dans l'eau même la *Nepa cinerea* que nous n'avons pas encore rencontrée à Québec, bien qu'elle se trouve à Montréal. Le *Colymbetes quadrimaculatus*, l'*Agabus hypomelas*, le *Laccophilus maculosus*, le *Cnemidotus immaculicornis*, l'*Hydroporus modestus* et l'*Helophorus lacustris* nous tombèrent aussi sous la main. En soulevant quelques pierres qu'on avait jetées au pied d'un chêne, nous trouvâmes un *Lucanus placidus*, c'était la première fois que nous en voyions de vivants.

Nous fîmes encore là une autre connaissance, qu'on ne rencontre pas non plus, pensons-nous, dans le district de Québec, c'est le crapaud des arbres (*tree toad*), *Hyla versicolor*.

Nous avions devant nous un vieux chêne à tronc creux, offrant d'un côté une ample ouverture. Nous nous penchons pour voir si nous ne découvririons pas quelque insecte dans cette cavité, lorsque nous apercevons, sur le rebord même de cette ouverture, un de ces crapauds, à peine à un pouce de notre bouche. Après le premier mouvement de surprise à

une rencontre aussi imprévue, nous nous plûmes à examiner attentivement cette nouvelle connaissance, qui d'ailleurs n'avait rien de repoussant. Une belle couleur bleue-cendrée servait de fond à des taches blanchâtres irrégulières, dispersées sans ordre sur une peau lisse, ou du moins exempte de ces rugosités et de ces pustules qui font le principal ornement de notre crapaud. Du reste, de beaux yeux comme chez toutes nos grenouilles et des ongles assez forts pour permettre à l'animal de s'attacher aux moindres aspérités du tronc des arbres. Nous prîmes plaisir, en l'excitant de notre canne, à le faire monter jusqu'au delà de notre portée.

Deux milles seulement séparent Kankakee de Bourbonnais, mais dans une direction s'écartant quelque peu de la ligne du chemin de fer, de sorte que le trajet ne peut se faire qu'en voiture, ou avec bien plus d'avantage pour un naturaliste, à la manière dont notre premier père exécutait ses pérégrinations. C'est ce dernier mode que nous adoptâmes, d'autant plus que la route, longeant dans presque tout son parcours la forêt qui borde la rivière Kankakee, nous espérions y faire de fructueuses chasses. La boîte en bandoulière, le filet à la main, avec la fiole aux coléoptères dans la poche, nous prîmes donc congé, vers les 2h. de l'après midi, du bienveillant curé de Kankakee, pour nous diriger à Bourbonnais. Le trajet n'est que de deux milles, c'est à peine autant qu'il faut pour une promenade de délassement, dans le but de s'assurer un meilleur appétit pour le repas qui doit suivre. Mais à notre grande surprise, nous trouvâmes la forêt plus pauvre en insectes que ne le sont d'ordinaire celles du Canada. Quelques petits staphylins sous les feuilles mortes, avec les *Serica vespertina* et *sericea* furent à peu près tout ce que nous offrit la forêt ; et les bords des chemins nous montrèrent des Chlénies, des Harpales, des Amares des mêmes espèces que celles du Canada. Le Podophylle se montra aussi là très abondant, et nous pûmes en rencontrer encore quelques pieds en pleine floraison. Une poule morte sur le bord du chemin nous offrit quelques Nécrophores, mais encore des mêmes espèces que celles du Canada ; c'était particulièrement les *Silpha surinamensis* et *lapponica*.

Enfin, après maintes et maintes investigations assez peu fructueuses, nous arrivâmes à Bourbonnais, vers 4h. P.M. Ici nous sommes véritablement en plein Canada. Pas un mot d'anglais ne résonne à nos oreilles. Puis, c'est l'église, le collège, le couvent, à peu près sur le même pied que ceux du Canada. Ajoutons que le curé, le Rév. M. Beaudoin, nous accueillit avec une bienveillance, une cordialité, non pas seulement ecclésiastique, mais toute Canadienne et bien capable de nous faire oublier que nous étions sur une terre étrangère.

Ce brave curé appartient à la congrégation des Clercs de St.Viateur, de Joliette, dont les Frères dirigent le collège.

C'est ici surtout que nous pûmes tout à notre aise nous livrer à nos chasses de plantes et d'insectes, car en outre d'une voiture qu'on mit à notre disposition, on nous donna encore pour nous accompagner un Frère qui, sans s'être appliqué à des études spéciales sur l'Histoire Naturelle, en comprenait cependant l'importance, et se livrait à ces chasses, avec un zèle qui pouvait défier toute concurrence. Ajoutons que la forêt sur les bords de la rivière, avec les prairies à l'intérieur, nous offraient les lieux appropriés aux chasses d'ordinaire les plus abondantes.

La forêt se compose ici exclusivement d'arbres à feuilles caduques; nulle part nous n'avons pu y voir un seul conifère.

Les essences les plus communes sont les chênes blanc (*Quercus alba*), rouge (*rubra*), à gros fruits (*macrocarpa*), des teinturiers (*tinctoria*), le noyer noir (*Juglans nigra*), l'orme roux (*Ulmus fulva*), les caryers blanc (*Carya alba*), à feuilles d'olivier (*olivaformis*), tomenteux (*tomentosa*), le platane (*Platanus occidentalis*), le sassafras (*Sassafras officinalis*), arbre de 40 à 50 pieds de haut, qu'à son tronc on prendrait pour une pruche avec son écorce crevassée, et qu'à son feuillage on confondrait avec un cerisier.

Quant aux arbrisseaux, comme la plupart passaient déjà fleur, nous ne pûmes en identifier qu'un bien petit nombre. Un de ceux qui nous intéressèrent d'avantage, fut le murier rouge (*Morus rubra*) dont le congénère *alba* offre au

ver à soie d'Europe la seule nourriture qui lui convient. Figurez-vous un framboisier à tronc solide et droit de 15 à 20 pieds de hauteur, avec un diamètre de 4 à 5 pouces; du reste même forme et même apparence des feuilles, avec la même disposition sur les pousses que dans notre framboisier commun.

Quant aux insectes, nous fîmes force connaissances avec de nombreux individus que nous n'avions pu voir encore vivants. Ce furent entre autres: *Alaus oculatus*, *Passalus cornutus* et une blatte voisine de celle de nos maisons, que nous primes dans des souches pourries. Les feuilles sèches sous les arbres nous offrirent: *Euryomia fulgida*, *Lachnosteria fusca*, *ilicis*, *balia* et *tristis*, *Lucanus elaphus*, *Arhenodes septentrionalis*, *Trox porcatus* que nous primes par centaines dans un endroit où un boucher était venu déposer les balayures de sa boutique. Nous trouvâmes aussi le *Doriphora 10-lineata* par milliers, dans un champs de patates.

Comme nous avons remarqué que la ligne du chemin de fer traversait plusieurs marais sur les bords desquels la prairie se trouvait encore à l'état vierge, nous y fîmes aussi une visite pour y reconnaître les plantes qui s'y trouvent. Et d'abord nous purent prendre un superbe *Cotalpa lanigera* que nous vîmes briller sur une feuille de saule, c'était le premier que nous rencontrions. Nous ne fîmes pas peu surpris de trouver ici en pleine floraison, et avec non moins d'éclat qu'ils n'en exhibaient dans notre jardin, l'éphémérine, *Tradescantia virginica* et le lupin vivace, *Lupinus perennis*. Parmi les plantes qui n'étaient pas encore en fleurs, nous pûmes cependant identifier les suivantes: *Eryngium yuccifolium*, c'est une ombellifère qu'à ses feuilles glauques et épaisses on serait tenté de ranger parmi les Cactées, on la confondrait encore davantage avec l'*Yucca filamentosa*, dont elle présente toute l'apparence. *Silphium laciniatum* est une Composée de 4 à 5 pieds de hauteur, à feuilles très grandes et grossières et à suc tellement résineux, que les enfants se plaisent souvent à rompre sa tige, pour aller y cueillir quelques jours après une boule de gomme qu'on mâche comme on le fait de celle de notre épinette. Notons encore la *Cacalia tuberosa*, la *Valeriana edulis*, le *Lathyrus palustris*,

le *Geranium Carolinianum*, l'*Hypoxis erecta*, plusieurs espèces de *Liatris*, de *Scirpus*, de *Carex* etc., qui nous tombèrent sous la main, sans compter le *Maclura aurantiaca* dont se composent les haies des champs.

Nous renouvelâmes encore la connaissance avec nos amis les serpents, parmi lesquels nous pûmes reconnaître : *Coluber vernalis*, *Coluber amœnus* et *Coluber sipedon* ou serpent d'eau, que nous trouvâmes barbottant dans une flaque d'eau qui se trouvait sur le bord du chemin. On ne s'effraie nullement de la présence des serpents ici, si bien que notre compagnon de chasse, dès qu'il en rencontrait quelqu'un, le saisissait de sa main nue pour nous l'apporter. Nous rapportâmes ainsi tout vivant un *Coluber vernalis* que nous avons pris sous une écorce. Quant aux crotales (serpents à sonnettes), comme on sait qu'il sont venimeux, on les traite avec un peu plus de précaution, cependant on n'hésite pas à les écraser du talon dès qu'on en reconte; d'ailleurs ils deviennent de plus en plus rares à mesure que la prairie est livrée à la culture.

Les oiseaux nous parurent peu nombreux dans ces parages. Nous rencontrâmes partout dans les prairies le carouge commandeur *Agelaius phœniceus*, l'alouette des prés, *Sturnella ludoviciana*, qu'on nomme ici la caille des prairies ; c'est un bel oiseau, de la grosseur du merle à peu près, avec la poitrine et le ventre d'un beau jaune, son chant est aussi très agréable. Dans presque tous les chemins, on rencontre de charmantes petites tourterelles (*Columba caroliniensis*), elles ne s'éloignent que de quelques pieds à notre passage pour reprendre aussitôt leur chasse aux graines perdues, à la manière de nos pigeons domestiques. Nous ne vîmes que très rarement voltiger d'autres oiseaux.

Bourbonnais et les Petites Iles, que nous avons aussi visitée, annoncent certainement pas leur apparence l'aisance des cultivateurs Canadiens qui les habitent ; les champs, au temps de notre visite, quoique souffrant un peu de la sécheresse, offraient cependant un aspect promettant. La principale culture est ici le maïs, c'est celle qui réussit le mieux et qui rénumère aussi d'avantage. On a presque complètement abandonné la culture du blé, parce qu'elle se trouvait

trop souvent compromise par des accidents imprévus ; pluies trop prolongées, sécheresses excessives, échaudage etc.

Les lots de terre sont ici de 7 acres sur 14, ce qui forme à peu près 80 arpents en superficie. Aussi veut-on qualifier l'avoir d'un cultivateur en biens fonds, on dit qu'il possède 6 quatre-vingts, 8 quatre-vingts, etc. Cette largeur des terres, en éloignant les habitations, donne aux campagnes un aspect tout particulier. Ajoutez que les bâtiments de ferme se bornent presque partout à un petit hangard, à part la maison ; point de ces longues granges ni de ces étables comme on en voit en Canada. Ici le grain se bat sur le champ et on met le feu à la paille pour s'en débarrasser ; les animaux souvent sont hivernés en plein air, ou tout au plus trouvent un abri contre les mauvais temps dans des remises adossées aux hangards destinés aux grains.

L'usage des voitures à deux chevaux est général ici et presque exclusif, aussi voyez-vous dans tous les chemins une lisière de gazon qui s'interpose entre les traces foulées par les pieds des chevaux. Partout les chemins ont 60 pieds de largeur, mais on n'entretient guère que la double trace du milieu, cette largeur étant nécessitée par la longueur des charrettes et autres véhicules à quatre roues dont on fait constamment usage. Les voitures à roues sont en usage toute l'année, car bien qu'on ait ici de belles tempêtes de neige avec de très fortes gelées, le froid ne se maintient pas assez longtemps pour utiliser avantageusement les voitures d'hiver. De sorte que l'hiver ici n'est qu'une alternance de gels et de dégels, de pluies et de poudreries, de boue dans les chemins à s'y enfoncer jusqu'aux genoux, et de bancs de neige à arrêter les essieux des voitures ; ajoutez à cela des vents tels que souvent la terre vole en brouillards épais, et va couvrir les bancs de neige du voisinage ; aussi rien de plus désagréable que l'hiver dans ces régions.

Il est facile de voir d'après cela que les campagnes n'ont pas cet aspect riant et diversifié qu'elles présentent en Canada. Au lieu du voisin qui se rapproche du voisin, pour se prêter mutuellement secours et protection, ici c'est l'égoïste bourgeois qui se suffit à lui même, au milieu de sa

métairie ! Tout est plat, monotone ici ; point de ces bosquets d'arbres verts qui reposent si agréablement la vue ; point de ces légères collines qui viennent par leurs massifs offrir un fond continu au panorama si vivant et si varié de nos campagnes Canadiennes ; le champ est suivi d'un autre champ, la prairie fait suite à la prairie, ou n'est interrompue que par de rares ruisseaux ou des mares où croupissent des eaux nauséabondes et malsaines ; et la vue n'est arrêtée à l'horizon que par les haies des champs ou quelques touffes d'arbres que présentera une habitation bourgeoise dans le lointain. Ajoutez à cela un climat épuisant, des changements subits de température qui occasionnent si souvent ces fièvres intermittentes, ces catarrhes de poitrine, ces bronchites si communes ici, sans compter des lois et des coutumes nouvelles auxquelles il faut se plier, et demandez-nous après cela, s'il y a de bien grands avantages pour les Canadiens, à fuir le pays pour se faire Américains ? Oh ! nous en avons vu un grand nombre de ces Canadiens Américains ; nous avons visité leurs champs ; nous sommes entré dans leurs demeures ; et nous sommes encore à nous demander en quoi ils peuvent être plus heureux que leur frères du Canada ?—La prairie est toute défrichée, nous direz-vous.—Oui ! c'est vrai, mais il vous faut clore votre champ ; et le bois fait défaut ici ! Si vous plantez une haie, il vous faudra attendre 5 à 6 ans avant qu'elle puisse retenir les animaux, et, en attendant, il vous faudra faire venir à grands frais de la planche de très loin pour entourer votre champ !—L'hiver est bien moins long, les animaux peuvent hiberner dehors, pas nécessaire de faire ces amples provisions de foin pour l'hivernement des bêtes.—C'est vrai ! mais ces pauvres bêtes souffrent horriblement et succombent souvent dans les tempêtes d'hiver ; mais le bois fait défaut, et il vous faudra avoir l'argent toujours prêt pour la plus légère réparation à vos instruments de labourage ; un manche de rateau vient-il à se rompre, une pièce de votre charrette vient-elle à faillir, qu'il vous faut aller trouver un marchand de bois, pour ces légères réparations ; mais il vous faudra faire chez le marchand provision de charbon pour la cuisine et le feu de l'hiver ; mais il arrivera souvent que, pendant les sèche-

resses de l'été, vous serez obligé d'aller à 4 et 5 milles pour trouver de l'eau etc., etc.

A continuer.

CORRESPONDANCES.

Réponse à la critique de Mr. le Docteur Meilleur, concernant le venin du Crapaud canadien.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, dans votre numéro huit, la critique de mon savant confrère, Mr. le Docteur Meilleur, touchant le venin du crapaud, dont il nie les effets délétères, ou du moins les admet comme très-douteux. Il est à regretter que Mr. le Docteur n'est pas attendu la fin de mes expériences et les conclusions qui naturellement en découlent, avant de lancer sa critique, qui ne touchant que deux expériences sur huit, en laisse six sans appréciation.

La grand argument de mon savant confrère est que l'incision faite dans la région dorsale des grenouilles soumises aux expériences, est la seule, ou du moins la plus probable, des causes qui ont engendré cette suite de symptômes formidables qui ont produit la mort des pauvres patientes.

J'admets, avec les physiologistes modernes, que chez l'homme et certains mammifères il y a dans la région dorsale sous-cutanée, quelques cordons nerveux, qui divisés, peuvent produire une paralysie mortelle des muscles respiratoires; mais, les symptômes diffèrent dans l'un et l'autre cas. Dans l'empoisonnement par le venin du crapaud, il y a

fluidité du sang après la mort, paralysie complète du cœur, qui ne peut même être excité par la batterie électrique; paralysie plus intense des extrémités abdominales que des thoraciques; absence totale de la sensibilité; de plus, absence et lésion dans le système cérébro-rachidien, dilatation énorme des pupilles, etc.; voilà autant de symptômes qui ne se rencontrent jamais dans la mort produite par des incisions faites dans certaines parties de la région dorsale.

Lors de mes expériences sur les grenouilles et les souris, j'ai pratiqué maintes incisions sur la région dorsale de ces animaux, et je n'ai jamais pu produire la moindre lésion dans leur système nerveux; il est vrai que ces incisions n'intéressaient que la peau et le tissu cellulaire sous-cutané; il en était de même pour les petites incisions que je pratiquais pour introduire le venin du crapaud. Ainsi, ces incisions étaient innocentes et demeuraient comme telles, hormis d'y introduire du venin. Tous les jours, les physiologistes pratiquent des incisions pour introduire dans le système des substances toxique ou vénéneuses, et jamais, au grand jamais, ils ne se sont imaginés que c'était les petites blessures qu'ils avaient pratiquées, qui avaient produit ces effets formidables, mais bien la substance toxique introduite dans ces petites plaies. Les serpents et autres animaux venimeux ne font qu'une petite plaie dans laquelle ils introduisent un venin qui est la cause unique de tous les accidents.

Mr. le Docteur Meilleur parle "*de gens qui introduisent des crapauds dans leur chemise, ou au moins qui les manient et les caressent, sans qu'il en résulte jamais le moindre accident.*" Mais, lorsque le crapaud est traité avec douceur et amicalement, il ne secrète pas de venin; il ne le fait que pour sa défense, lorsqu'il est effrayé ou maltraité. Les gens qui jouent impunément avec les crapauds, ne le font qu'en vertu de l'intégrité de leur épiderme, ou de la délicatesse de leurs caresses. On peut manier impunément la plupart des poisons et venins, à la condition que l'épiderme soit à son état normal. Il en est de même du venin du crapaud, dont l'absorption est très lente à travers l'épiderme, et

dont l'élimination est rapide, comme l'expérience en fait preuve.

Mr. le Docteur Meilleur nous dit que, "*la moindre altération dans l'économie animale peut y causer de grands ravages.*" Mais ceci prouve-t-il que les poisons et les venins ne jouent aucun rôle important dans l'économie animale et que la lésion ou l'incision sont la cause de tout le mal ? Plus loin, il ajoute : "*Une simple piqûre d'épingle produit souvent un tetanos mortel.*" Cette maladie est très rare, et les symptômes sont complètement différents de ceux causés par le venin du crapaud, qui lui-même est un spécifique contre cette terrible maladie. Des milliers de piqûres et coupures se font tous les jours, sans produire un seul cas de *tetanos traumaticus* ; la cause étant due plutôt à l'Idiosyncrasie individuelle, qu'à la piqûre elle-même. Ainsi, Mr. le Docteur voudrait conclure, contre mes expériences, du particulier au général ou de l'exception à la règle générale. "*Le scalpel, dit-il, a fait bien des victimes parmi les anatomistes pratiques.*" Mais en vertu de quel pouvoir ? N'est-il pas établi par l'expérience, que le scalpel de l'anatomiste est imprégné des fluides délétères, provenant de décompositions cadavériques, ou de maladies contagieuses auxquelles le sujet a succombé ? Ainsi, le scalpel, par piqûre ou coupure, a introduit dans le système un virus mortel. Cette citation prouve-t-elle que le venin du crapaud introduit par piqûre ou coupure est inoffensif ? Au contraire, c'est une preuve en faveur de ce venin. Le Docteur ajoute : "*Ce fait se produit encore par la vaccination, et cette pratique prouve, avec raison, que nous sommes persuadés que l'absorption par incision est plus assurée et efficace, que simplement par les pores à l'état normal.*" Franchement, ce fait prouve-t-il l'innocuité du venin du crapaud canadien ?

Mr. le Docteur Meilleur admet, sans le vouloir, les propriétés délétères de ce venin. "*D'après les observations, dit-il, il paraît clair que si la substance obtenue des pustules du crapaud est vénéneuse, ce ne peut-être que d'une manière conditionnelle et relative, qui dépend elle-même de circonstances accidentelles ou même artificielles.*" Ce qui veut dire, que, si le venin du crapaud vient en contact avec une partie dénu-

dée d'épiderme, ou est appliqué sur une blessure naturelle ou artificielle, il doit naturellement s'en suivre empoisonnement.

Mr. le Docteur Meilleur cite Mr. Pelletier qui dit que, "*Guérin-Menneville qui a analysé l'humeur que secrètent les crapauds, déclare qu'elle n'est pas poison.*" Mais il ne cite pas les expériences qui doivent en faire la preuve. Il n'indique pas, si ces expériences ont été faites sur le crapaud Européen ou sur le crapaud Canadien? (*Bufo Americana.*)

D'ailleurs, les opinions de Mr. Guérin-Menneville ont été déclarées fausses par deux hommes savants, dont les noms font autorité dans la science moderne. MM. E. Littré et Ch. Robin, membre de l'Institut de France et de l'Académie impériale de médecine, nous disent dans leur *Dictionnaire de Médecine*, publié en 1865 que "*les crapauds de France renferment dans leurs pustules une substance qui est vénéneuse pour tous les petits animaux.*"

Enfin, mon savant confrère, Monsieur le Docteur Meilleur, finit par admettre mes conclusions sur le venin du crapaud, et même par enseigner les moyens d'éviter ses effets vénéneux. "*En effet, dit-il, si cette substance a une vertu sui generis qui a besoin d'être activée du concours de moyens extérieurs pour devenir vénéneuse, nous n'avons, pour nous préserver de son action morbifique qu'à lui refuser la coopération de ces moyens.....Contact sur excoriations, piqûres, incisions, &c., &c.*

"*Or, ces moyens qui sont généralement artificiels, sont soumis à notre volonté, à notre prudence et discrétion.*" Il est encore heureux, qu'on puisse quelquefois éviter les vénins et les poisons! "*D'où il suit que si la substance dont il s'agit est vénéneuse, ce n'est que lorsque nous le voulons bien, . . . que lorsque nous nous en inoculons le virus! . . . C'est la quantité et les conditions auxquelles nous le soumettons (le venin du crapaud) qui en font le caractère et en constituent le danger.*" Conclusion: celui qui évite le poison, ne peut mourir empoisonné!

Ayant dernièrement procédé à l'analyse du venin du crapaud (*Bufo americana*), j'y ai découvert un principe sali-

fiable qui est quatre fois plus actif que le venin en nature ; c'est le principe actif et vénéneux que renferment les pustules du crapaud. J'ai donné le nom de Bufoïne à cette substance nouvelle ; et j'espère pouvoir prochainement envoyer un spécimen de cette substance à mon savant confrère, Mr. le docteur Meilleur, afin qu'il puisse répéter lui-même mes expériences sur des grenouilles, souris et autres animaux. J'ai pu constater que la Bufoïne ne le cède en rien, aux substances les plus délétères connues des Toxicologistes modernes. Prochainement, je donnerai un compte rendu de mes analyses chimiques, ainsi que d'autres expériences sur les effets de cette substance nouvelle.

DR. J. A. CREVIER.

St. Césaire, ce 5 Août 1870.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu, avec plaisir, dans le *Naturaliste Canadien*, le récit des expériences faites par Mr. le Dr. Crevier sur le *venin du crapaud*. Elles expriment exactement les opinions de la plupart des naturalistes sur ce sujet. Aujourd'hui il est certainement prouvé que l'humeur secrétée par les glandes *temporales* et *dorsales* du crapaud est vénéneuse, quand elle est appliquée sur une plaie ou sous la peau, tandis qu'introduite dans l'estomac elle ne l'est pas.

Un homme bien connu, dans le pays, par ses travaux dans les champs de la science et de l'Instruction Publique, et digne de respect par son esprit et ses talents, s'est levé contre les conclusions tirées de ces expériences, et, par le ton de sa lettre, semble même nier l'utilité de recherches semblables. Mons. le Dr. Meilleur pense que les effets produits sur les animaux soumis aux expériences, l'ont été par les incisions pratiquées sur le dos de ces animaux, et non par aucune propriété toxique de la *Bufoïne* ou venin du crapaud. Cependant, Claude Bernard, dans les expériences nombreuses qu'il a faites sur différents animaux pour prouver la *sensibilité récurrente*, etc., etc., ne cite pas un seul cas

où les sujets fussent pris de symptômes semblables à ceux décrits par Mons. le Dr. Crevier.

Personne ne sait mieux que Mr. le Dr. Meilleur que dans l'immense majorité des cas de vaccination, de piqûres d'épingles et même de lésions plus graves, la guérison a lieu sans aucun accident fâcheux, sans *tétanos*.

D'ailleurs la 2^e expérience (du 4 Mai) prouve que l'incision n'était pour rien dans les effets produits, puisque après quelque temps l'animal revint à son état normal.

“ C'est l'opinion de plusieurs naturalistes distingués que cette substance n'est pas vénéneuse ” dit Mr. le Dr. Meilleur. Néanmoins il me semble que la plupart des naturalistes prouvent le contraire; et Vulpiau l'a prouvé dans des expériences assez récentes.

Par l'analyse chimique seule, il est impossible de déclarer que la *bufonine* n'est pas poison, et sur ce point le témoignage de Guérin-Menneville ne vaut rien. L'expérimentation seule peut prouver que ce n'est pas une substance toxique.

En terminant, je pense que les expériences de Mons. le Dr. Crevier prouvent clairement que la *bufonine* ou humeur secrétée par les glandes temporales et dorsales du crapaud, est un poison *sui generis* quand elle est introduite sous la peau ou appliquée sur une plaie.

J'ai l'honneur d'être

Mons. le Rédacteur,

Votre dévoué serviteur,

Dr. M. J. AHERN.

St. Romuald, 8 Août 1870.

Le service de la Malle.

Nous avons peine à nous expliquer comment il se fait qu'on puisse diriger à Varennes des échanges qui nous sont adressées comme suit : *Le Naturaliste Canadien*, QUÉBEC. C'est pourtant ce qui est arrivé plus d'une fois. Hier encore, 6 Septembre, nous avons reçu notre feuille d'observations météorologiques de Toronto revenant de Varennes. C'est probablement là qu'ont été se perdre nos observations de Wolfville, N. E., de St. Jean, N. B. et des Trois-Rivières, pour le mois de Juillet. Avis à qui de droit.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS D'AÔUT 1870.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours.	Lune.	Toronto.		S. Césaire		S. Jean NB		Montréal.		3 Rivières		Québec.		Rimouski	
		Lat. 43° 39'		Lon. 79° 23'				Lat. 45° 31'				Lat. 48° 25'		environ.	
		Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.
1		84.0	61.4	88.3	54.2	65.0	55.0					74.3	56.3	65.6	62.0
2		74.5	58.6	84.2	57.5	60.0	54.0					78.2	47.8	57.0	50.0
3		83.0	59.8	83.5	47.2	65.0	53.0					82.4	47.8	72.0	49.0
4		77.4	52.0	94.2	64.5	63.0	56.0					85.8	63.5	72.0	64.0
5		78.8	59.8	80.0	62.4	70.0	58.0					85.1	58.8	70.0	50.1
6		80.0	60.8	89.9	52.2	71.0	59.0					78.8	54.5	69.0	56.0
7	☾	78.2	62.0	92.2	58.5	64.0	59.0					82.4	57.2	59.0	57.0
8		82.5	64.4	90.2	65.4	71.0	59.0					75.2	50.8	60.0	58.0
9		81.0	67.4	85.4	67.5	61.0	57.0					92.3	56.6	60.0	57.0
10		79.8	61.0	87.5	67.5	63.0	57.0					91.4	59.4	74.0	60.0
11		79.5	61.0	93.2	62.5	71.0	57.0					95.9	61.7	82.0	69.0
12		83.8	65.6	80.3	63.4	67.0	54.0					80.6	59.5	70.0	68.0
13		70.0	53.0	79.2	58.5	78.0	59.0					76.1	56.3	74.0	58.0
14	☉	76.5	52.4	78.0	57.0	65.0	57.0					77.9	50.0	68.0	56.0
15		73.0	54.0	77.5	49.0	71.0	56.0					78.8	46.4	66.0	50.0
16		77.0	53.0	82.0	46.0	66.0	51.0					84.2	46.0	70.0	50.0
17		81.0	60.4	80.4	57.2	62.0	54.0					84.0	43.6	78.0	58.0
18		80.0	60.8	78.5	55.5	69.0	57.0					86.2	60.8	70.0	50.0
19		82.0	62.0	93.2	55.0	71.0	57.0					93.2	54.4	74.1	52.0
20		71.5	53.4	85.2	73.0	67.0	56.0					87.8	68.0	71.0	68.0
21	☾	73.0	48.0	79.3	50.2	77.0	56.0					88.7	50.4	70.0	56.0
22		71.0	49.8	77.2	56.4	68.0	50.0					79.0	54.5	69.0	54.0
23		65.8	57.4	83.3	48.2	73.0	50.0					75.2	56.4	70.1	56.0
24		74.8	60.0	82.5	49.3	72.0	54.0					78.8	45.0	72.0	45.0
25		82.8	62.0	80.2	50.2	68.0	52.0					91.4	48.0	69.0	48.0
26		65.8	48.0	68.5	52.5	69.0	55.0					75.2	48.0	70.0	68.0
27		70.8	40.0	72.3	41.2	67.0	48.0					72.0	37.4	68.0	45.1
28	☉	71.6	51.8	78.5	48.4	69.0	50.0					82.0	50.4	80.0	56.0
29		79.2	62.0	82.2	57.2	60.0	52.0					82.0	51.4	72.0	60.0
30		74.0	52.0	74.5	59.5	60.0	55.0					77.4	49.4	52.0	69.0
31		80.4	57.0	79.2	50.2	64.0	52.0					77.0	51.0	54.0	70.0
Moy.		67.1		69.3		59.8						68.8		62.6	
EX-TRÊME.		Max. 84.0		94.2		77.0						95.9		82.0	
		Min. 40.0		41.2		48.0						37.4		45.0	

Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent, pour le mois d'Août, dans l'ordre suivant :

	Maxima.	Minima.	Moyenne.
Québec	95.9	Québec	37.4
St. Césaire	94.2	Toronto	40.0
Toronto	84.0	St. Césaire	41.2
Rimouski	86.4	Rimouski	45.0
S. Jean N. B.	77.0	S. Jean N. B.	48.0
		Rimouski	62.6
		S. Jean N. B.	59.8

Au moment de mettre sous presse nos observations de Wolfville, de Montréal et des Trois-Rivières ne nous étaient pas encore parvenues.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS D'AOUT 1870.

TABLEAU DE L'ÉTAT DU CIEL.

La lettre b signifie beau temps ; v variable ou demi-couvert ; c couvert ; o orage avec tonnerre ; pl. pluie et n. neige.

Jours.	Toronto.			St. Césaire.			St. Jean N.B.			Montréal.			3 Rivieres.			Québec.			Rimouski.			
	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	
1	o		n. o.	v	0.30	s. o.	v								b	pl.	s. o.	c				n.
2	v	0.040	s. e.	v	0.50	n. e.	o	0.040	s. w.						bo	pl.	s. o.	c		pl.	n. o.	n. o.
3	o	.240	o.	v	0.30	s. o.	b	0.270	s. w.						v		s. o.	v				s. o.
4	o		o.	v		s. o.	c		s. w.						v		s. o.	c				s. o.
5	o	.490	s. o.	v	0.20	n. o.	o	1.170	s. w.						c	pl.	n. e.	c				n. o.
6	v		s. o.	v		n. o.	b	0.270	s. w.						vo	pl.	s. o.	v				n. o.
7	c	.590	n. e.	v		s. o.	c		s. w.						v		s. o.	c				n. o.
8	o	.205	s. o.	v	0.05	s. o.	c	0.030	s. w.						c	pl.	n. e.	c		pl.		n. e.
9	o	pl.	o.	v	1.26	s. o.	c		s. w.						v	pl.	s. o.	v				s. o.
10	v		s.	v		a. o.	c	0.030	s. w.						b		s. o.	b				s. o.
11	v		n. e.	v		s. o.	c		s. w.						b		s. o.	b				n. o.
12	c		o.	v	2.54	s. o.	c		s.						c		s. o.	c				n. e.
13	v	.020	o.	v		s. o.	v	0.030	s. w.						b	pl.	s. o.	v				n. o.
14	b		n. o.	v		s. o.	v	0.100	s. w.						v	pl.	s. o.	v				n. o.
15	b		e. b	v		o.	v		n.						b		o.	b				n. o.
16	b		s.	v		o.	b		s. w.						b		s. o.	b				n. o.
17	v	pl.	s. o.	v	in.	s. o.	c		s. w.						b	pl.	s.	c				n. o.
18	v		s. e.	v		s. o.	v		s. w.						b		s. o.	c				s. o.
19	v	.080	o.	v		o.	b		s. w.						b		n. e.	b		pl.		n. e.
20	b		n.	v	0.08	s. o.	c		s. w.						b	pl.	s. o.	c				n. o.
21	v		n.	v		o.	b		n. e.						b		n. e.	v				n. e.
22	v		o.	v		n. e.	v		s. w.						b		o.	b				n. o.
23	c	.135	e.	v		n. e.	v		s. w.						b		n. e.	b				n. e.
24	v	.065	e.	v		n. e.	b		s.						b		n. e.	b				n. o.
25	o	.402	n. o.	v	1.75	s. o.	v		s. w.						c	pl.	n. e.	c				n. o.
26	b		n.	v		n. o.	b	0.270	n. w.						v		o.	v				n. o.
27	v		e.	v		o.	b		s. w.						b		s. o.	c				n. o.
28	o	.130	e.	v		s. o.	b		s. w.						v		n. e.	v				n. o.
29	o	.025	s. o.	v	0.64	s. o.	c		s. w.						c	pl.	s. o.	v				n. e.
30	b		o.	v		o.	o		s. w.						b		s. o.	v				n. o.
31	v		o.	v	0.50	s. o.	v	0.270	s. w.						b	pl.	s. o.	v				n. o.
pl. 3.422 pces.			8.12 pces.												pl. 15 jrs.			pl. 4 jrs.				

Rimouski n'a eu que 4 jours de pluie en Août, tandis que Québec en a eu 15, de même que Toronto. Si l'on en excepte une couple d'orages, ces pluies n'ont été que peu abondantes.

Décidément 1870 nous aura donné un des plus chauds étés que nous ayons eus. Le tableau suivant indique la différence en plus, cette année sur l'année dernière, pour le mois d'Août, aux endroits ci-dessous.

Température moyenne.	1869.	1870.
Québec	66.7	64.8
Toronto	63.6	57.1
Rimouski	60.2	62.6
St. Jean N. B.	58.9	59.8